

prétexte d'un simple frisson pour en consommer des quantités relativement énormes. On va même plus loin, bien des mères ne peuvent entendre crier l'enfant au berceau sans lui faire ingurgiter du whiskey.

En second lieu, l'émigration aux États-Unis joue un rôle assez important dans la diminution de vitalité de notre race.

Outre le besoin héréditaire, propice au canadien-français, ou encore le manque d'ouvrage au foyer paternel, poussent chaque année un certain nombre de familles entières, mais surtout les jeunes gens et les jeunes filles à franchir la frontière. Il est facile de se rendre compte de l'effet produit par l'atmosphère confinée des villes, l'air vicié des moulins et manufactures, sur ces organismes habitués à l'air pur de la campagne. Ajoutez à cela le traitement continu, le changement d'alimentation, les occasions, veillées prolongées, etc., et vous vous convaincrez que ces émigrés payent de leur santé les quelques gros sous rapportés au pays.

Les jeunes gens reviennent souvent sans la vigueur nécessaire pour se livrer aux travaux de la ferme ; les jeunes filles pâles et amaigries, en se mariant, au retour, ne font qu'accroître le nombre des mères de familles qui incapables de nourrir leurs enfants, les élèvent avec la fameuse bontille au long tube.

Un fait que nous avons constaté dans notre clientèle et sur lequel il pouvait être utile de faire des recherches, c'est que plus des deux tiers des phtisiques que nous avons soignés (17 sur 22) avaient fait un séjour plus ou moins prolongé aux États-Unis. Est-ce la simple coïncidence ? Nous voudrions le croire.

Arrivons à la troisième et principale cause de dégénérescence de notre race ; une alimentation défectueuse.

Le pain brun, produit du blé récolté sur sa terre, le lard qui n'était jamais trop gras, le lait doux ou caillé le beurre et la crème en abondance formaient la base de l'alimentation du travail-